

DOUX COMME UN MOUTON

Un jeune soleil faisait étinceler la neige des sommets. Thomas renaissait au monde. Avec le sentiment de flotter sur l'épaisse nappe de brouillard qui obturait hermétiquement la vallée. Derrière lui, la longue chenille du troupeau émergeait de la brume, dans un concert de sonnailles et de bêlements. Offie, sa fidèle complice, marchait sur ses talons. En bonne meneuse, elle imprimait le rythme de la progression et les brebis disciplinées la suivaient. D'un coup, s'étaient dissipées les angoisses et les appréhensions qui le tenaillaient durant ses longues nuits d'insomnie.

A cet instant, la brebis fit entendre un bêlement émerveillé.

— Tu es d'accord avec moi, c'est beau, n'est-ce pas ?

La meneuse réitéra son bêlement. L'homme et la bête se comprenaient. Bien au-delà de la banale complicité du maître et de son animal favori.

Offie réagissait au regard, aux gestes et aux mots du berger avec une justesse et, autant le dire, une intelligence surprenantes. Pour sa part, Thomas, en plusieurs mois de fréquentation quotidienne, avait appris à décrypter les modulations variées de la voix de l'animal. Entre

l'homme et la bête s'était forgé un outil de communication qui leur permettait d'échanger des points de vue et de mener de véritables conversations. A l'insu de tous. Sauf peut-être de Marianne, la femme de Thomas, qui disait à qui voulait l'entendre :

— Ca fait bientôt quarante ans qu'on est ensemble, eh bien, croyez-moi, il comprend mieux sa brebis qu'il ne me comprend !

Ceci d'un ton faussement détaché qui pouvait faire croire à de l'humour, mais aussitôt démenti par la suite de son propos, avec un soupir qu'elle ne pouvait retenir :

— Pour lui, le troupeau est toujours passé avant la famille.

Dans la hêtraie, les feuilles naissantes d'un vert presque doré captaient le soleil dont la lumière tamisée transfigurait le paysage. On approchait du grand lac des Oumettes, où les cinq cents bêtes allaient s'arrêter pour se désaltérer et reprendre des forces, avant la rude montée finale.

Cinq ans plus tôt, les derniers bergers transhumants avaient renoncé à conduire leurs troupeaux dans les estives pyrénéennes, sous les sarcasmes d'une opinion publique chauffée à blanc. La faute à l'ours, si bien réimplanté dans le massif que la situation était devenue intenable pour les éleveurs. Moment vécu par les défenseurs de la nature comme la capitulation

d'une armée occupante. A leurs yeux, les territoires libérés prenaient des allures de Paradis retrouvé, alléluia !

On n'avait pas tardé à déchanter. La nature se révélait moins accueillante que prévu. Les herbages livrés à eux-mêmes se hérissaient de buissons hargneux que seuls quelques randonneurs masochistes se risquaient à affronter. Le promeneur moyen se raréfiait, peu désireux de se trouver nez à nez, au détour d'un sentier, avec une horde de sangliers déboulant d'un fourré, voire Monseigneur l'Ours en personne.

Le tourisme périclitait. Il fallut, comme pour les bergers, accorder des subventions, mais ça coûtait cher et l'Europe y mit le holà, au nom du principe de libre concurrence. Toute une région était en souffrance, les citadins eux-mêmes, qui n'osaient plus se hasarder dans la montagne, se sentaient frustrés, comme des enfants privés de dessert.

L'opinion publique bascula et l'on se mit à réclamer à cor et à cris le retour des ovins, aussi fort qu'on avait salué leur départ. L'ennui, c'est qu'il n'était toujours pas question de toucher à l'ours qui proliférait allègrement et, à moins de transformer chaque pâturage en camp retranché, la dévastation des troupeaux était inéluctable. La situation restait bloquée.

Dans ce contexte, la décision prise par Thomas de renouer avec la tradition fit l'effet d'une bombe. Les acteurs du projet avaient

convenu de garder le secret jusqu'au bout, mais une indiscretion reprise par un hebdomadaire à sensation déchaîna aussitôt les passions. Opposition sans nuances ou approbation enthousiaste, le public voulait en savoir plus. Comment se faisait-il qu'une pratique considérée comme impossible depuis des années devenait soudain réalisable ? L'homme était-il un illuminé ou un imposteur en mal de célébrité ? Emportés par la surenchère médiatique, des éditorialistes connus pour leur pondération en vinrent à évoquer le temps des Croisades. Les va-t-en-guerre présentaient le berger comme un moderne Godefroy de Bouillon parti à la reconquête des Lieux Saints, tandis que les pessimistes ne voyaient en lui qu'un pitoyable Pierre l'Ermite conduisant ses ouailles – au sens propre – au massacre.

Les derniers temps furent vécus en état de siège. Un périmètre de sécurité tenait à l'écart les journalistes qui voulaient à toute force investir la ferme de Thomas. Il fallut négocier un compromis : la montée à l'estive serait rendue publique et la presse aurait droit à une conférence avec le berger, à la halte des Oumettes.

En quelques jours, l'affaire fit oublier les problèmes du moment. L'approche des élections aidant, le gouvernement se mit en devoir de prendre l'affaire en mains.

On ne lésina pas sur les moyens. Thomas avait envisagé de transporter les bêtes en camion,

mais les autorités lui firent comprendre qu'il serait préférable, vis-à-vis de l'opinion, de renouer avec la tradition de la transhumance à pied. Comme pour une étape du Tour de France, un arrêté préfectoral interdit la circulation automobile sur la totalité du trajet, mais depuis la veille, des centaines de caravanes et de camping cars s'étaient postés le long de la montée. Pour éviter tout débordement, six motards ouvraient la route, trois hélicoptères veillaient au grain. Un détachement de C.R.S. à pied s'échelonnait sur la longueur du troupeau, repoussant sans ménagement les supporters trop enthousiastes, y compris les petits enfants qui tendaient la main pour caresser la toison des membres du peloton – de laine ! – selon la formule d'un commentateur télé en mal d'humour.

Car le spectacle était évidemment transmis en direct sur les antennes nationales. En continu depuis le départ en pleine nuit, sans compter de larges extraits dans les journaux télévisés.

La haute paroi du barrage se dessinait entre les fûts élancés des hêtres quand une bousculade se produisit. Offie émit un bêlement indigné qui fit se retourner le berger. Un groupe de brebis s'efforçait de dépasser la meneuse pour engager le troupeau sur une piste rocailleuse.

— Laisse courir, Offie, ce sont les anciennes, elles se souviennent.

La brebis eut un regard incrédule. Son maître la désavouait !

— C'est le vieux chemin, expliqua Thomas. Il est raide, mais c'est un bon raccourci.

Surpris par le décrochage du troupeau, les motards de l'escorte entamèrent un demi-tour.

— Continuez, leur cria le berger. Nous, on gagne du temps par ce chemin. On se retrouve, comme prévu, au bord du lac.

Les journalistes étaient venus en nombre. Une masse grouillante et croassante. Comme un rassemblement de corbeaux au cœur de l'hiver. Thomas eut un moment de panique. Il allait se faire dévorer tout cru et personne auprès de lui sur qui s'appuyer, pas même Philippe, son fils, qui l'avait prévenu :

— Je compte sur toi, Père, pour en dire le moins possible. L'armée a participé au projet et d'éminents confrères se sont mouillés pour nous aider, au risque de devenir la risée de la communauté scientifique en cas d'échec. L'opinion n'est pas prête à recevoir la vérité.

Les bêtes furent parquées sur la rive du lac opposée au méga-complexe touristique construit depuis moins de vingt ans et déjà en proie à l'abandon. Pour surmonter son trac, Thomas se concentra sur sa tâche de gardien. Offie sollicitait son attention. Un superbe bélier à tête noire s'efforçait d'isoler une jeune brebis qui commençait à s'affoler. Mauvais pour le troupeau.

— Tu as raison, Offie, dis à ce nigaud que ce n'est pas le moment de faire des galipettes.

La meneuse produisit un son guttural et le ruminant rengaina son envie à contrecœur.

La meute des journalistes s'était approchée, hérissée de micros et de caméras. Thomas n'eut pas le temps d'avoir peur. Les questions s'entrecroisaient sur un rythme étourdissant, tandis que, pour se donner une contenance, il ouvrait et refermait son Opinel dont il vérifiait de l'extrémité du pouce le tranchant de la lame.

— Comme il est beau ! s'extasia une voix féminine.

— Oui, un rêve de berger, répondit une autre en écho. C'est bon pour l'audimat.

Avec son port de tête altier, le béret vissé sur le crâne comme une noire auréole, sa moustache conquérante, ses traits burinés par les vents froids de la montagne, Thomas avait fière allure, malgré son embarras et il en avait conscience.

Puisqu'on s'intéressait en priorité à son physique, il sentit que les journalistes n'iraient pas chercher bien loin dans leurs interrogations et il consentit à leur délivrer de sa voix rocailleuse quelques brèves sentences recueillies comme autant d'oracles

— Oui, son fils aîné travaillait à l'I.N.R.A. ... spécialisé dans l'éthologie, autrement dit, l'étude du comportement animal ... justement, il était question du comportement des brebis dans le dispositif en cours...

— On vous a entendu parler à un mouton, interrompit une voix. Est-ce que ce mouton joue un rôle dans votre dispositif ?

Cette fois, la question devenait plus précise.

— C'est la meneuse, comme dans tout troupeau de brebis.

— Ah ! très bien. Peut-on l'interroger ?

Il y eut des rires en cascade.

— Bien sûr que oui, elle s'appelle Offie.

— Offie, quel drôle de nom, pour un mouton !

— Parce que vous vous y connaissez, vous, en noms de brebis ?

Le journaliste désarçonné se tut. Les rires avaient changé de côté. La partie était gagnée pour Thomas.

Il était temps de reprendre la route, ou plutôt, le chemin raviné qui conduisait aux estives du Ley où le troupeau passerait l'été. Thomas, suivi comme son ombre par Offie, fit signe à ses bêtes de le suivre. Sa chienne, une petite border-colley qui répondait au nom de Finette, se garda bien d'intervenir, sachant sa présence tout juste tolérée par les brebis. Depuis l'arrivée aux affaires de la meneuse, l'ordre ancien avait changé.

Personne ne fut admis à suivre le troupeau, au grand désappointement des accompagnateurs et des journalistes, les C.R.S. s'opposant fermement à toute tentative inopportune.

A l'entrée du chemin, deux panneaux barrés de rouge portaient l'inscription « ZONE A OURS », agrémentée d'une représentation d'empreinte de l'animal. Ultime concession aux

médias, Thomas les décapita avec force invectives, à coups redoublés de son bâton de houx, conférant une dimension homérique au défi qui l'opposait désormais au plantigrade.

Le soleil était encore haut dans le ciel quand le troupeau arriva à destination, ce qui permit aux brebis de découvrir leur nouvel environnement pendant que le berger s'installait dans la cabane. Il se battait contre une porte de placard récalcitrante quand la chienne aboya.

— Tais-toi, Finette, ce sont des amis.

Les gardes du Parc étaient au rendez-vous. Deux anciens que Thomas connaissait de longue date.

— Comme promis, on a inspecté le coin avant ta venue. Autant dire que tu auras de la compagnie. On savait déjà qu'un grand mâle traîne dans les parages depuis sa sortie d'hibernation, mais les choses se compliquent. Nous avons trouvé les traces d'une femelle et de son ourson au bois de Fermy, à moins d'une heure de marche. On ne sait pas comment tu vas t'y prendre, mais on te souhaite bon courage. En cas de besoin, surtout n'hésite pas à nous appeler avec ton portable.

Thomas les remercia et se mit en devoir de rassembler les brebis pour la nuit. Oublieuse de la situation, Finette s'élança en aboyant pour accélérer la manœuvre, avant de rebrousser chemin piteusement devant les cornes menaçantes des béliers. Déjà Offie avait pris le

commandement et le troupeau subjugué se retira sans broncher dans l'enclos qui lui était réservé.

Thomas félicita sa favorite.

— Bravo, ma belle ! Ici, vous êtes à l'abri, mais on ne sait jamais. Il vaut mieux prendre nos dispositions. Comme le danger viendra de l'extérieur, répartis les béliers en bordure du troupeau et demande-leur de rester en alerte. De mon côté, je reste vigilant.

En dépit de la fraîcheur ambiante, le berger garda ouvertes la porte et les deux fenêtres afin de percevoir le moindre bruit suspect. La nuit fut calme. Au matin, avant de libérer les brebis, Thomas se concerta avec la meneuse.

— Il y a de la bonne herbe autour de la cabane, inutile de vous éloigner. Je pourrai veiller sur vous, mais ce ne sera pas suffisant. En cas d'attaque, il faudra réagir tout de suite. A toi de faire en sorte que les béliers soient prêts à intervenir.

Pour l'instant, tout s'était déroulé sans problème, mais seule la venue du plantigrade permettrait de tester l'efficacité du dispositif.

Le principe d'autodéfense sur lequel reposait ce dispositif était révolutionnaire. S'il était venu sur la place publique, on aurait traité de fous les intervenants qui l'avaient mis au point. Il ne s'agissait pas moins que de faire des moutons les acteurs de leur propre sauvegarde !

L'idée avait germé au cours du premier automne qui avait suivi la décision d'arrêter la

transhumance. Le moral de Thomas était au plus bas. Son fils était venu à la ferme, accompagné d'un solide gaillard à la barbe poivre et sel et au regard chaleureux. D'emblée, l'homme lui plut.

— Père, voici Ludovic, mon patron de Toulouse. Il voudrait te parler.

— Je vous apporte des châtaignes grillées et une bouteille de bourret, proposa la mère. Installez-vous devant la cheminée, c'est là que vous serez le mieux.

Ludovic avait longuement interrogé le berger qui s'animait en égrenant ses souvenirs.

— Avez-vous une solution pour régler le problème ? demanda le chercheur.

— Débarrasser la montagne de ces nuisibles. Les exterminer comme on l'avait fait avant que les écolos y fourrent leur nez ! Vous avez une autre idée, vous ?

— Peut-être bien. Permettez-moi d'envisager la situation avec le regard du scientifique. Le département que je dirige, votre fils a dû vous l'apprendre, s'intéresse au comportement animal. Nous avons un mot pour dire ça : c'est l'éthologie. Je commencerai par poser une question : dans cette guerre immémoriale entre l'ours et le berger, a-t-on jamais tenu compte de l'avis des moutons ?

— Vous voulez plaisanter !

— Oui et non. En matière scientifique, il faut prendre en compte tous les paramètres et le comportement des troupeaux en est un.

— Je veux bien, mais on ne peut rien y changer.

— Pas si sûr. Quand l'ours des Pyrénées attaque, il se présente généralement seul, alors que les moutons sont au nombre de plusieurs centaines. Comment se fait-il que la panique gagne inmanquablement le troupeau, alors que la force est de son côté ?

— C'est comme ça, que voulez-vous y faire ?

— Imaginez, à présent, qu'au moment où l'ours se présente, il trouve face à lui une dizaine de béliers bien décidés à en découdre. Que croyez-vous qu'il ferait ?

— Je pense qu'il n'insisterait pas, mais il n'y a pas de risque que ça arrive.

— D'accord avec vous. Les moutons sont robustes, ils ont des cornes redoutables, ils demeurent groupés – le fameux instinct grégaire – et pourtant ils s'enfuient devant le prédateur, alors que le rapport de force est de leur côté. Pour moi, la réponse est claire : en dehors de la période de rut où les mâles s'affrontent, les ovins sont dépourvus de toute agressivité. C'est dans leurs gênes. Mais de nos jours, on parvient à modifier le capital génétique d'un individu ou d'un animal, en cas de besoin. En travaillant de concert avec les biologistes, on doit pouvoir faire quelque chose.

Thomas regardait son troupeau avec admiration. Les robustes brebis béarnaises à la

blanche toison broutaient avidement l'herbe grasse et parfumée.

— C'est autre chose que le menu habituel, n'est-ce pas ? dit-il à haute voix.

Un bêlement approbateur fit écho à ses paroles. C'était Offie, perchée sur une petite éminence qui lui permettait de tenir ses troupes en vue.

Merveilleuse Offie ! Elle était l'aboutissement d'un travail de quatre années, mené par le Centre d'éthologie de l'INRA, auquel il avait apporté le fruit précieux de sa longue expérience de berger.

Quand il mit l'accent sur le rôle de la meneuse, la conductrice du troupeau, toujours une femelle, dont les décisions étaient suivies aveuglément par ses congénères, ce fut pour les chercheurs un trait de lumière. Il suffirait d'introduire les bons gènes dans l'A.D.N. d'une meneuse, pour modifier le comportement du troupeau de manière à tenir l'ours en échec !

Le projet prit forme en quelques semaines sous l'impulsion des chercheurs, enthousiasmés par le défi à relever. Mais quand il fallut concrétiser, ce fut une tout autre affaire, étant donné qu'en haut lieu personne ne voulait s'impliquer. Le plan paraissait chimérique et on craignait de mécontenter le puissant lobby des ursophiles. Il fallut toute la ténacité et le sens relationnel du patron pour glaner quelques maigres crédits et surtout, fédérer en synergie les généticiens du CNRS, la Bergerie Nationale de

Rambouillet et les services médicaux de l'Armée de Terre, ces derniers exigeant en retour le secret le plus absolu.

Il s'agissait de créer une brebis génétiquement modifiée, incluant dans son ADN le gène de l'agressivité et une capacité d'analyse élevée compatible avec l'instinct grégaire de l'espèce, d'où la dénomination de projet A.D.O., autrement dit Agressivité, Discernement, Organisation. Aucune espèce animale ne rassemblant ces caractéristiques au même degré que l'espèce humaine, il fut décidé que la séquence du génome introduite dans la cellule de la brebis serait prélevée sur l'homme. Le choix porta sur les militaires de carrière qui présentaient sur ce plan des garanties que n'offraient pas les autres catégories sociales.

Un médecin major, ami de Ludovic Le Guen, lui ouvrit les registres de la banque de sperme de l'Armée de Terre. Les spermatozoïdes d'un jeune et brillant officier furent confiés à son insu aux généticiens, afin de greffer des segments d'ADN sur un ovule de brebis fécondé en éprouvette.

Après plusieurs échecs, la technique s'affina et l'on obtint des produits viables qui furent implantés dans l'utérus de brebis porteuses faisant partie du troupeau de Rambouillet. Parmi les naissances obtenues, on sélectionna le produit le plus satisfaisant qui fut baptisé Offie eu égard à son origine.

Thomas, invité à juger de la qualité de la future meneuse, fut subjugué par son charisme – un mot qu’il avait acquis au contact de l’équipe de recherche – et sa capacité à s’imposer à la tête du troupeau.

Offie était le cerveau, mais il restait à lui adjoindre un bras armé. Forts de leur premier succès, les généticiens créèrent, sur les indications du berger, un mâle puissant et agressif, aux superbes cornes spiralées, à partir d’un bélier à tête noire de race Manech et d’un fragment d’ADN d’homme de troupe. Le résultat fut saisissant. On décida de cloner l’animal en vingt-quatre exemplaires.

Ultime mise au point : l’intégration d’Offie et de sa garde prétorienne au sein du troupeau de Thomas. Il y eut bien quelques remous, mais la meneuse en titre rentra dans le rang et les béliers béarnais à tête blanche adoptèrent un profil bas devant les nouveaux venus.

En dépit des nouvelles alarmistes des gardes, il ne se passa rien durant une semaine. A croire que les ours s’étaient évanouis dans la nature pour chercher ailleurs leur pitance. Pourtant, ils rôdaient non loin des pâturages fréquentés par le troupeau.

Parti en reconnaissance en compagnie de Finette, Thomas ne manqua pas de trouver des traces évidentes de leur présence - touffes de poils sur des écorces d’arbres, excréments, empreintes - dont la fraîcheur attestait le

caractère récent. A plusieurs reprises, la chienne aboya violemment en lisière d'un bois situé en dessous de la cabane, avant de se réfugier entre les jambes de son maître, les poils hérissés de son échine témoignant de l'imminence du danger. Le fauve était là, tout près, dissimulé par le couvert de la forêt, mais il ne se manifestait pas. A croire qu'il avait opté pour la coexistence pacifique !

Thomas restait partagé entre satisfaction et impatience de voir l'armistice s'éterniser. C'était une bonne chose pour les brebis qui prenaient possession de leur domaine en toute quiétude et plus particulièrement pour Offie qui avait le temps d'affiner son système de défense, mais le berger qui, au fil des jours, se sentait gagné par le doute, avait hâte de tester l'efficacité du dispositif.

Au petit matin, dès l'ouverture de l'enclos, Offie sortait la première, suivie d'une escorte de huit béliers à l'air farouche et se dirigeait vers l'espace à pacager qui lui avait été désigné. La tête haute et l'œil aux aguets, la meneuse se hâtait, humant l'air à intervalles réguliers, de manière à déceler la présence éventuelle de l'ennemi. Derrière elle, disposés en rangs par deux, les mâles à tête noire faisaient bloc, épaule contre épaule. Ils avançaient d'un pas mécanique et leur démarche évoquait irrésistiblement la progression d'une colonne blindée. Les brebis attendaient sur place, contenues par les seize autres béliers qui faisaient barrage. C'est

seulement une fois bouclé le tour d'inspection que le troupeau était libéré. Les bêtes rejoignaient alors le pâturage en longues files pressées, puis se mettaient à brouter sous la surveillance des béliers, attentifs à réprimer le moindre écart de leurs protégées.

Le système, qui s'était établi en concertation avec le berger, ne nécessitait plus, depuis sa mise en place, aucune intervention de sa part. Offie et son service d'ordre régentaient le troupeau avec une parfaite maîtrise, illustrant à merveille deux des volets du projet : Organisation et Discernement.

Thomas s'en ouvrit à sa chienne qui, au son de sa voix, se mit à frétiller de la queue :

— Vois-tu, Finette, si ça continue, je crois que nous allons pointer au chômage !

Un doute subsistait malgré tout quant à l'Aggressivité, en fait la clé du programme, qui serait déterminante au moment de la rencontre avec l'ours.

Le temps, jusque là au beau fixe, avait tourné. Après une nuit d'orage, pendant laquelle le troupeau s'était frileusement serré dans son enclos, un épais brouillard avait englouti la montagne.

— Il faut attendre, dit le berger à la meneuse qui s'impatientait. Pas question de prendre des risques.

La brebis eut un bêlement interrogateur.

— Tu me demandes pourquoi ? On n'y voit pas à dix mètres. Comment pourrez-vous maintenir la surveillance et garder le contrôle du troupeau ? Tu penses bien que l'ours va profiter de la situation pour attaquer !

Offie manifesta clairement son désaccord. Thomas s'en indigna.

— Tu prétends que je n'y comprends rien ? Tandis que toi, tu y vois clair dans cette purée de pois, sans compter que ton odorat qui vaut bien le flair de Finette, doit vous mettre à l'abri des mauvaises surprises ! Puisque tu insistes, je te laisse prendre tes responsabilités. On verra bien lequel de nous deux a raison.

Le troupeau s'était évanoui dans la brume. Seul le tintement paisible des sonnailles révélait sa présence.

— Pourvu qu'elles n'aillent pas trop loin, s'inquiéta le berger.

Un long moment s'écoula. Le son des clochettes ne parvenait plus qu'atténué.

— Les sales garces, elles sont en route vers la crête ! Elles sont capables de filer jusqu'en Espagne !

Il n'avait pas achevé sa phrase qu'un bêlement de la meneuse, pareil à un coup de trompette, lui parvint. Instantanément, les sonnailles s'affolèrent et la chienne aboya furieusement.

— Le carillon du diable ! L'ours est là et le troupeau qui s'éparpille !

Précédé de Finette qui avait disparu dans la brume, Thomas partit à l'assaut de la montagne. La pente était rude. Il s'arrêta bientôt, hors d'haleine. De toute manière, il était déjà trop tard et le brouillard rendait son intervention inopérante.

Son impuissance face au drame qui se jouait le laissait désespéré, avec le sentiment d'un échec irréparable. Il aimait ses bêtes. Combien d'entre elles avaient péri sous les griffes du fauve et combien d'autres iraient se fracasser dans le vide en fuyant éperdument le danger ?

Contre toute attente, les sonnailles s'étaient tues. Rejoint par Finette qui avait cessé d'aboyer, Thomas se remit en marche. Une échappée dans la brume lui permit d'entrevoir le troupeau, rassemblé à mi-pente. Les brebis étaient agglutinées en une masse compacte, serrée de près par les béliers à tête noire. La montagne se dégageait. On voyait redescendre Offie et sa garde rapprochée impeccablement rangée en ordre de bataille. Le berger n'en crut pas ses yeux.

— Offie ! s'écria-t-il.

Un bêlement triomphant lui répondit.

— Vous avez chassé l'ours ? Ce n'est pas possible !

La meneuse réitéra sa réponse, tandis que les béliers hochaient la tête en cadence.

La brebis insistait : Il s'est enfui, il s'est enfui ! Avec dans la voix comme des accents de revanche personnelle.

— Ca va, ça va. Tant mieux si tu t'en es tirée. Mais tu n'as fait que ton devoir, on ne va pas en faire un fromage !

Thomas regretta ses paroles. Il aurait dû se montrer plus chaleureux, mais l'arrogance de la meneuse l'insupportait. Ce n'était qu'une bête, après tout. Il fallait la remettre à sa place.

Cette première rencontre avec l'ours fut suivie de plusieurs autres. Le vieux mâle ne renonçait pas si facilement. Mais le scénario demeura inchangé. A chaque fois, Offie et ses prétoriens à tête noire, refoulèrent l'ennemi par le seul pouvoir dissuasif de leur présence. Une fois, seulement, le berger fut témoin de la rencontre, mais il était trop éloigné pour distinguer les détails. Au moment de l'alerte, il vit le plantigrade qui s'approchait du troupeau stopper net devant le bloc impressionnant des béliers qui lui barrait l'accès. Après quelques secondes de réflexion, l'ours tourna les talons et s'en fut nonchalamment, puis au petit trot, pour regagner le couvert de la forêt.

A la fin du mois d'août, définitivement dégoûté, le plantigrade partit s'installer dans la vallée voisine. Les gardes du Parc en avisèrent Thomas, tout en lui conseillant de rester vigilant.

— C'est un résultat inespéré, mais ce n'est pas encore gagné. La femelle et son ourson se sont rapprochés. Méfie-toi des femmes, Thomas ! Celle-ci ne se laissera pas intimider aussi facilement.

Les gardes avaient vu juste. Après quelques jours de tranquillité, il y eut une nouvelle alerte. Cette fois, il s'agissait de l'ourse. Thomas ne vit rien de la scène masquée par un éperon rocheux, mais ce qu'il entendit lui fit craindre le pire. Au cri de ralliement de la meneuse répondait la voix rauque de l'ourse, puis il y eut une série de grognements haletants, sans doute émis par les béliers, un bruit confus de lutte. Enfin retentit le clairon triomphateur d'Offie qui reparaisait à découvert avec sa troupe au complet.

— On l'a chassée, elle et son petit, elle ne reviendra pas !

— Vous vous êtes battus ?

— Oui, mes béliers ont combattu. Ce sont des guerriers, l'ourse n'a pas fait le poids !

Le berger s'avança pour gratter la meneuse sur le dessus de la tête, une caresse qu'elle affectionnait.

— Bravo, Offie, Vous avez fait du bon travail. Je suis heureux de vous féliciter.

Les béliers, dont le corps frémissait encore après la formidable décharge d'adrénaline qui les avait propulsés contre le fauve, étaient impatients de rejoindre le troupeau. La meneuse les libéra et se garda bien d'intervenir quand les gros mâles, accueillis en héros, firent leur fête aux brebis complaisantes qu'ils fécondèrent de leur semence.

Si le berger n'avait rien vu de l'affrontement, la scène avait eu un témoin. Dès le lendemain,

les quotidiens affichaient à la une, entre le nouveau modèle Renault et l'annonce de la rituelle grève de rentrée, le cliché saisissant de deux béliers percutant de plein fouet une ourse en complet déséquilibre. Un chasseur d'images, qui avait traqué en pure perte les grands de ce monde durant leurs séjours de vacances, s'était rabattu sur ce sujet qui, après avoir été monté en épingle, était tombé dans les oubliettes. Cette fois, il tenait son affaire et personne pour le concurrencer.

Les journaux télévisés du soir s'emparèrent du sujet qui relégua au second plan la question sociale. Un titre choc – cela s'imposait ! - : « Super Mouton : la revanche », seize secondes d'images reprises en boucle, à vitesse normale, au ralenti, puis en accéléré. Dans cette dernière version, l'ourse, dressée sur ses pattes arrière, explosait littéralement sous l'impact terrible des cornes spiralées. Son petit fuyait avec une hâte désespérée, poursuivi par des ovins déchaînés. Quand l'objectif revint en arrière, il ne trouva plus trace de l'ourse qui s'était évanouie dans la nature.

Thomas, qui ne disposait pas de la télévision dans sa cabane, fut le dernier à prendre connaissance de ces images, quand toute la France était témoin de l'affrontement. Comme à l'accoutumée, son téléphone portable était éteint. Aussi, fut-il très surpris de la visite de son fils venu le féliciter et le prévenir d'une invasion prochaine de son estive par les journalistes.

— Je ne veux personne ici, rugit le vieux berger. Qu'on me foute la paix !

Prévenue de la chose, la Préfecture prit les dispositions nécessaires pour interdire l'accès aux importuns. La descente du troupeau était programmée pour le 8 octobre. On mettrait à profit ces quelques jours de répit pour tirer les premiers enseignements de l'expérience et préparer aux brebis victorieuses un accueil triomphal.

L'ours chassé par les moutons, par ses moutons ! Désormais, le troupeau et bientôt, tous les autres troupeaux, seraient à l'abri des prédateurs. Thomas aurait dû être transporté de bonheur par cette victoire qui bouleversait formidablement l'ordre immémorial des choses. Pourtant, loin de savourer les charmes de son métier dans la tranquillité retrouvée, le vieil homme restait insatisfait.

Depuis leur dernière victoire, la meneuse et sa garde rapprochée affichaient une attitude de combattants en pays conquis. De défensive, leur stratégie était devenue offensive. Les béliers élargissaient leur ronde bien au-delà de la limite des pâturages, cherchant une occasion d'en découdre avec l'ours et ne dédaignant pas, à défaut, de faire décamper une harde de cerfs ou de déloger de son fourré un vieux sanglier solitaire. Mais surtout, Offie l'avait évincé. L'arrogance de la brebis et son emprise sur le troupeau étaient devenues telles que le berger,

pas plus que sa chienne Finette, n'avait son mot à dire. On l'avait dépossédé de sa fonction. Ses ordres n'étaient plus d'aucun effet sur les bêtes qui lui étaient confiées ou alors, suprême humiliation, il devait en passer par l'entremise de sa meneuse pour les valider.

Un beau matin, le troupeau s'engagea sur le sentier menant à la cabane voisine. Thomas réagit vivement.

— Revenez tout de suite, vous empiétez sur le territoire des autres !

Offie lui rit au nez.

— Les autres ? Quels autres ? Ici nous sommes tout seuls.

— Ce n'est pas une raison. Il y a les usages.

— Il n'y a plus rien à se mettre sous la dent, l'herbe est tondue à ras. Alors que là-bas, elle est encore intacte, personne n'y a touché. Paître ou ne pas paître, telle est la question !

— Mais c'est une révolte, s'exclama le berger.

— Pas une révolte, maître, mais une révolution.

Le raisonnement était imparable. Heureusement que le séjour tirait à sa fin. Avec le retour à la ferme, les choses rentreraient dans l'ordre, du moins, était-il permis de l'espérer, même si Offie avait clairement manifesté son refus de descendre à la date prévue.

Le troupeau, devenu ingouvernable, s'était installé à demeure dans les pâturages interdits.

Le soir, Offie et les béliers rassemblaient leurs protégées sur place, afin de mieux profiter de l'aubaine, tandis que Thomas, ulcéré par la désertion de ses bêtes, hésitait entre une intervention manu militari - mais la force n'était pas de son côté - ou l'abandon pur et simple de son poste.

Par bonheur pour le berger, un brutal coup de froid grilla en une nuit l'herbe tendre encore intacte, subitement transformée en un paillasson rêche et indigeste. Une bise mordante se mit à balayer la montagne et les bêtes se prirent à rêver au chaud confort de la bergerie. L'atavisme des brebis, plus fort que les vellétés d'indépendance de la meneuse, les ramena à la cabane. La première chute de neige acheva de les démoraliser.

Quand Thomas donna le signal du départ, accompagné de son fils qui l'avait rejoint la veille, il n'y eut aucune contestation. Pour sauver les apparences, Offie transmit l'ordre du berger et s'engagea derrière lui à la tête du troupeau, mais personne, à commencer par elle-même, n'en était dupe. C'est ainsi que Finette put ramener une brebis vagabonde dans le rang, avec force aboiements, sans se faire rabrouer.

Cependant, Thomas était maussade. La fin du séjour lui laissait un goût amer. Son fils s'efforça de lui remonter le moral.

— Tout le monde nous attend, c'est un succès prodigieux. Le ministre en personne sera de la partie.

La neige n'avait pas eu le temps de durcir. La descente se faisait à un bon rythme. Le troupeau s'écoulait comme une avalanche molle qui prenait toute la largeur de la piste. Le cadencement des sonnailles, percé de temps à autre d'un bêlement, avait quelque chose d'hypnotique. Tout rentrait dans l'ordre. Comme dans ces temps anciens où, encore enfant, Thomas se postait sur le bord de la route en compagnie des gamins de son âge pour assister au retour du bétail transhumant.

« Et maintenant, les troupeaux revenaient
Fuyant l'ombre mystérieuse des neiges... »

Ces vers de Francis Jammes qu'il avait appris sur les bancs de l'école lui revenaient à l'esprit, seul poème qu'il eût gardé en mémoire, tant le sujet correspondait profondément à son vécu d'enfant de berger, futur berger lui-même. La pratique millénaire de la transhumance avait menacé de disparaître, mais grâce à lui, le fil était renoué. Il pouvait se réjouir sans réserve de son succès. La race des bergers n'était pas encore éteinte.

Le lac des Oumettes, en contrebas, étalait sa gigantesque flaque noire aux abords saupoudrés de blanc. Une foule mouvante, contenue par des barrières amovibles, pataugeait dans la neige fraîche. Bientôt, le berger put distinguer à quelque distance l'enclos réservé au troupeau, ainsi qu'un podium érigé dans le no man's land pour accueillir les autorités.

Le ministre de la Recherche était un homme de belle stature. Un début d'embonpoint lui conférait une prestance qui incitait l'auditoire au respect. Il n'avait rien du savant austère, ni du technocrate desséché. Courtois, souriant avec bienveillance, il était le représentant d'une espèce politique en voie de disparition, mais il tirait paradoxalement de son image désuète une réelle popularité. Il aimait parler, il aimait qu'on l'écoute parler, il aimait s'écouter parler. C'était un orateur naturel. Trop souvent contraint dans l'exercice de ses fonctions à respecter un strict minutage de son temps de parole, qu'il s'agisse de débats en séance publique ou d'interventions dans le cadre très formaté des émissions télévisées, le ministre sentait, au coeur de cette nature grandiose, qu'il pouvait s'en donner à cœur joie.

Après un couplet lyrique évoquant la noblesse et l'ancienneté du pastoralisme montagnard, il félicita Thomas pour la maîtrise avec laquelle il avait mené ce projet de reconquête dont il s'attribua sans complexe la paternité. Après cette entame prometteuse, il développa longuement son discours, improvisant avec hardiesse, d'une voix ample, onctueuse qui avait des enflures soudaines, parallèles au gonflement de son pardessus de loden noir sous l'effet de la bise. Les caméras transmettaient en direct son image, affichée sur un écran géant. L'heure était solennelle : la France le regardait.

Alors, il descendit de l'estrade pour s'approcher du troupeau confiné dans son enclos, immobile en apparence, mais parcouru de lents remous sous l'effet de la poussée des grands béliers à tête noire qui se frayaient un passage pour rejoindre la meneuse. Celle-ci se tenait au premier rang, face au ministre qui se rengorgeait :

— Notre réussite repose sur une stratégie inédite d'auto-défense, mettant en œuvre des OGM, ovins génétiquement modifiés, dont le prototype est ce fier ruminant qui me fait face...

Offie, qui regardait fixement l'orateur, émit un bêlement bref. Une insulte ordurière, dans son langage que Thomas décodait parfaitement. Ce n'était pas le cas du ministre qui se mit à rire en prenant à témoin son auditoire.

— Ce sympathique quadrupède qui ne manque pas d'esprit d'à propos manifeste son approbation.

Le public s'esclaffa. Offie bêla derechef, un ton plus bas. A l'insulte s'ajoutait la menace.

— Il ne lui manque que la parole. Peut-être l'an prochain ? Si je peux me permettre une confiance, sachez que nos chercheurs travaillent à mettre au point un prototype encore plus performant qui doit remplacer notre bonne amie au terme de sa mission. Ne le lui dites surtout pas, elle pourrait le prendre mal !

Les rires redoublaient. Les béliers s'étaient rangés en ordre de bataille.

— Oh ! non, s'exclama Thomas, vous n'allez pas lui faire ça ! Ce n'est pas l'ours, mais le ministre !

Toujours suivi par les caméras, le représentant de l'état, à la recherche d'une posture avantageuse, tendit la main pour caresser la brebis.

— Ecartez-vous ! hurla le berger.

Trop tard ! La barrière céda sous l'énorme pression des béliers. Avant d'esquisser un mouvement, le ministre était catapulté tel un vulgaire plantigrade slovène. Le troupeau jaillissait par la brèche, comme un torrent de lave chauffée à blanc, piétinant impitoyablement le malheureux. Cinq cents moutons, deux mille pattes terminées par des ongles fourchus affûtés comme des pinces coupantes et dont chacun arrachait un lambeau de chair palpitante. Précédé d'Offie et des vingt-quatre béliers, le troupeau s'enfuyait dans la neige.

Thomas, pétrifié, restait sans réaction. Un vers de Francis Jammes tournait dans son esprit, jusqu'à l'obsession :

« Et le troupeau passait, passait, passait... »

... Une traînée sanglante le suivait.